



REVUE DE PRESSE

RICHARD III

CRÉATION AU THÉÂTRE 13 À PARIS

d'après William Shakespeare

Adaptation et mise en scène
Jérémie Le Louët

LE 13 NOVEMBRE 2012

LE PARISCOPE



DOMINIQUE MASSAT ET JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Ne cherchez pas l'humain chez Richard. Il n'y en a pas. Réduit à son apparence difforme et diabolisé par ses pairs, le monstre ne recule devant rien ni personne pour accéder au trône. Dut-il tout détruire sur son passage et assassiner frères, amis, neveux et femme. Allégorie du mal absolu, cette figure sanguinaire ne connaît ni borne, ni loi, ni limite. *Richard III* fournit à Shakespeare l'argument de l'un de ses drames les plus noirs. Comptant un grand nombre de personnages et d'intrigues, cette pièce colossale est réputée difficile à monter. Constatation qui n'a pas refroidi Jérémie Le Louët. On suit depuis quelque temps le travail de ce jeune et talentueux comédien-metteur en scène. Il a un univers bien particulier qui témoigne d'une intelligence de lecture et d'une finesse d'analyse indéniables. Rien n'est gratuit dans son travail. Tout est réfléchi et chaque choix peut-être argumenté. En montant ce Shakespeare, le metteur en scène prend l'option de poursuivre la réflexion qu'il mène sans relâche sur la parole et le langage et dont on avait pu saluer la perspicacité dans ses précédentes créations. Avec *Richard III*, pièce que l'on qualifierait bien volontiers de verbeuse, Le Louët ne pouvait trouver plus propice terrain d'exploration. Il a d'ailleurs préféré resserrer le drame sur les actions et les joutes verbales plutôt que de développer les longues explications politiques. Car ce sont bien l'éloquence et la force incandescente de la parole de Richard qui lui permettent d'accomplir son funeste dessein. Qu'il s'agisse de discours politique, religieux ou même amoureux : tout ce qui sort de sa bouche est corrompu. Pour faire éclater cette donnée, le metteur en scène a surtout placé au centre de son dispositif un micro, réceptacle de la parole fielleuse, idéalement utilisé. Comme toujours, un soin particulier a été adopté à la création lumière que l'on doit cette fois à Thomas Chrétien et à l'esthétique qui joue des noirs, des blancs et des rouges sang. Imparable. Dans le rôle du tyran démoniaque, Jérémie Le Louët offre une prestation remarquable. Le reste de la distribution l'est autant. Le recours à un comédien pour jouer une des figures féminines vient quelque peu gâcher l'épure recherchée du spectacle. Mais c'est bien la seule petite réserve que l'on peut formuler sur ce *Richard III* aussi effroyable que fascinant.

LE FIGARO



JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

RICHARD III PAR JÉRÉMIE LE LOUËT : UNE VISION, DES MODÈLES

AU THÉÂTRE 13-SEINE, UNE JEUNE COMPAGNIE PRÉSENTE UNE VERSION INTÉRESSANTE DE LA TRAGÉDIE DE SHAKESPEARE. JÉRÉMIE LE LOUËT SIGNE L'ADAPTATION, LA MISE EN SCÈNE ET JOUE LE RÔLE-TITRE.

Il y a dans ce spectacle de nombreuses qualités et l'on souhaite que nombreux soient les spectateurs à découvrir le travail des jeunes artistes réunis par Jérémie Le Louët.

La compagnie qu'il anime, la Compagnie des Dramaticules, existe depuis 2002 et avec ses camarades, il a monté des pièces très différentes du *Macbett* d'Eugène Ionesco au *Salomé* d'Oscar Wilde. À chaque fois, il interprète l'un des rôles. Dans ce *Richard III*, il tient le rôle-titre.

Il signe l'adaptation. Il avoue s'être inspiré de François-Victor Hugo, précisant que même celle-ci, qu'il estime meilleure, ne l'a pas « réellement satisfait ». Il a choisi les vers libres. Il a opéré des coupes. Il a déplacé certains vers. On ne peut s'interdire de rappeler que Pierre Leyris, Jean-Michel Déprats ont travaillé de longs mois à des traductions remarquables de *Richard III*.

Jérémie Le Louët a également choisi de se priver de toute la matière historique précise, soulignant que le 16^e siècle ne l'intéresse pas, que cela rend la pièce difficilement compréhensible. Cela mériterait discussion plus avancée. Mais passons. Et avouons que le travail est cohérent.

L'esthétique est unie. Vous y repérerez sans difficulté des emprunts admiratifs. On reconnaît dans la manière d'éclairer et d'utiliser les néons de Thomas Chrétien, l'univers qu'aime Stanislas Nordey. On reconnaît dans le goût du noir et blanc, l'atmosphère des spectacles de Joël Pommerat. Ce sont des hommages, de grands modèles et ils sont mis en œuvre de manière intelligente.

La scénographie de Blandine Vieillot, les costumes de Mina Ly, le son de Simon Denis avec notamment un usage des micros bien réglé, tout est de qualité et donne un ensemble d'une force certaine. La troupe est bonne et l'on peut même dire très bonne. Citons les comédiens qui jouent tous ou presque plusieurs rôles. A l'exception de Richard, d'Élisabeth, Dominique Massat, de Lady Anne, Noémie Guedj. Il y a là des présences dramatiques fortes, des moyens, belles voix, lyrisme contenu. Très « shakespeariennes », Élisabeth et Anne.

Stéphane Mercoyrol est Marguerite et d'autre part Richmond. Un grand écart dont l'interprète se tire excellemment mais dont on aurait rêvé que le travesti soit plus compréhensible pour qui ne connaît pas la pièce...

Julien Buchy qui est Clarence, le Roi Edouard et la Duchesse, Anthony Courret Hastings et un assassin, Jonathan Frajenberg Buckingham et un assassin, David Maison Rivers, Catesby, Brackenbury, sont très bons, précis. Précis, exaltés lorsque le « personnage » l'exige. Le jeu est fluide, les dictionnaires claires. Ils sont très bien dirigés.

On est d'autant plus étonné par le détachement qui va jusqu'au sentiment d'un jeu mécanique, en roue libre qu'inspire Jérémie Le Louët lui-même dans le rôle de Richard III.

D'allure, très jeune premier ténébreux à la Samuel Benchétrit, Jérémie Le Louët tient dans son spectacle les fils tragiques et les fils comiques. Sa vision n'est pas sans rappeler celle de Georges Lavaudant. On devine dans son projet de jeu de très grands aînés qu'il n'a pas vu jouer sans doute, il est trop jeune : Robert Hirsch, Ariel Garcia-Valdès.

Étrangement, alors qu'il dirige ses comédiens dans le sens d'une tension tragique, d'une émotion à fleur de peau, d'une puissance lyrique contenue mais sensible, tout en osant le grinçant jusqu'au comique, lui se contente tout au long de la représentation d'un Richard comme absent, détaché, très désinvolte. Il ne laisse jamais affleurer la souffrance atroce du « crapaud du diable ». Son Richard est énervé, cassant, inquiétant, certes, mais froid, glacial même sans tremblement dans le mal, sans repentir. Il fait peur, très peur, mais il n'émeut pas quand il inspire une compassion certaine, tel que Shakespeare l'a écrit.

L'usage du micro sur pied, comme s'il était le commentateur d'un parcours, comme s'il fallait faire un clin d'œil aux chanteurs rock, l'éloigne, évidemment.

Tel qu'on a vu le spectacle, Jérémie Le Louët nous offre un Richard cynique et joueur. Ce qu'il est. Mais pas seulement. Le mal, chez Shakespeare, est complexe. Les mouvements contradictoires qui déchirent le « crapaud du diable » sont bouleversants, normalement...

Que cela ne vous éloigne pas de ce travail qui est vraiment réussi et pas de doute, il y a là un metteur en scène, un directeur d'acteurs, un chef de troupe, un artiste original.

ARMELLE HÉLIOT – LE FIGARO – DÉCEMBRE 2012

WEBTHEATRE

Depuis qu'il a monté *Macbett* de Ionesco (déjà au Théâtre 13), Jérémie Le Louët est l'un de ces acteurs-metteurs en scène repérés dont l'on attend les spectacles et pour lesquels on souhaite une attention accrue des médias et des pouvoirs publics. A présent, il affronte *Richard III*, en le sous-titrant « simulation magistrale d'un mégalomane » et en s'attribuant à la fois l'écriture du texte français, la mise en scène et l'interprétation du rôle-titre ! Son spectacle est d'abord une affaire de climat : la scène est nocturne, traversée par un éclairage toujours horizontal, habitée par des personnages qui semblent trouer la nuit ou habiter les ténèbres. Les quelques décors qui glissent dans le noir sont faits de géométrie et de rais de lumière. Tout tient dans le jeu et l'atmosphère. Le Louët n'a pas de pied-bot ni de bosse : ses handicaps sont dans le texte, se devinent. Point besoin de les figurer, puisque le monstre est un enfant des ténèbres ! La théâtralité va jusqu'à faire l'un des rôles de femme par un homme (mais pas tous) : rappel, sans doute, des temps élisabéthains où il n'y avait d'interprètes que masculins.

Cette mise en scène, autant fondée sur l'esthétique que sur le jeu, peut faire penser au style d'Éric Vigner qui avait monté un *Othello* dont l'action était évoquée principalement à travers l'évolution du décor. Seulement, Vigner, c'est un style creux. Au contraire, Le Louët, c'est un style plein. La mutation de ses images crée une tension continue et exerce une fascination qu'amplifie le jeu serré et intense des comédiens. Noir comme un corbeau, Jérémie Le Louët n'est pas le plus monstrueux des *Richard III* qu'on ait vu au théâtre ! Mais il maîtrise fort bien sa partie, tel un peintre qui serait à la fois l'auteur et le passager de son tableau. Voilà une belle soirée hantée.

GILLES COSTAZ - WEBTHEATRE - NOVEMBRE 2012

LE LITTÉRAIRE

UNE MISE EN SCÈNE BAROQUE, ORIGINALE, PROCÉDANT DE CONTRASTES ET DE FULGURANCES

Le plateau est nu, noir; il accueille de discrets éléments de décor. Seul un linceul rouge se détache, en fond de scène. La scénographie met délibérément en exergue la composition et ses artifices. Elle inclut les coulisses, chaque acteur intervenant à partir de sa position initiale d'observateur. Elle accorde la plus grande importance aux lumières qui constituent par moments l'intégralité du décor. L'intention est de présenter des signes, des imprécations virulentes sur un temple sans majesté. Chacun des protagonistes est comme le héraut de la parole qu'il porte avec vigueur, mais comme sans conviction. Le texte est joué avec une distance ironique, qui donne au propos une véritable puissance suggestive.

Une mise en scène brusque, enlevée, épurée, forte. La représentation est propre à exhiber des aspects entropiques de ce contraste entre la dynamique des moyens et la vacuité des fins. Une joute verbale incantatoire, qui ne cesse d'amplifier les méfaits, de leur chercher vainement un sens. Jérémie Le Louët règne en funambule sur ce chaos destructeur. Une mise en scène baroque, originale, procédant de contrastes et de fulgurances. Nous sommes dans un théâtre d'ombres menaçantes. Un rythme soutenu, des lumières bien utilisées, une représentation dynamique, témoignant d'une course effrénée à l'abîme. Le spectacle est savant, intuitif, bien senti, mais partiellement inaccompli, sans doute parce que tous les acteurs n'ont pas la verve de Jérémie Le Louët pour donner consistance aux menaces intérieures qui les (nous) taraudent.

CHRISTOPHE GIOLITO - LELITTERAIRE.COM - NOVEMBRE 2012

LES TROIS COUPS

Le journal quotidien du spectacle vivant

UN RICHARD III COULEUR SANG

VENEZ PLONGER EN ENFER : LÀ OÙ LE SANG COULE À FLOTS, LÀ OÙ LA MANIPULATION ET LA CORRUPTION DU LANGAGE ENGLOU-TISSENT LES DERNIERS RESTES DE PURETÉ ET D'INNOCENCE. LE PLATEAU DU THÉÂTRE 13/SEINE ACCUEILLE UN GRAND JÉRÉMIE LE LOUËT !

Richard III ou la quintessence du Mal. Cette pièce est l'ascension et la chute d'un frère de roi, Richard de Gloucester. « Difforme, inachevé » tant sur le plan physique que moral, Richard va laisser libre cours à son sadisme pour voler le pouvoir à ses deux frères, Edouard et Clarence. Véritable tragédie sanguinaire, nul membre de la famille ne survivra à la folie meurtrière de Richard. Plus qu'un massacre, Jérémie Le Louët a réussi à représenter l'insidieux pouvoir des mots. La scénographie participe largement au charme de la représentation. Grâce à la proposition très épurée de Blandine Vieillot, l'action est resserrée sur les corps et la parole. À la faveur d'un carré brechtien, dont les côtés sont des lignes de fuite vers l'arrière-scène, les coulisses deviennent un terrain de jeu, où les rôles des personnages ne quittent jamais les comédiens. Assis sur des bancs en fond de scène, mains posées sur leurs cuisses, les personnages attendent leur entrée dans l'arène de Richard III, tel un empereur romain appréciant le spectacle offert par la mise à mort de ses gladiateurs. Dans cette pénombre étouffante qu'est le plateau se dégage une unique lumière au centre de la scène : une ampoule sans abat-jour. Lumière d'espoir bien vite retirée du champ de bataille pour faire place à des jeux de néon, dont l'orchestration se fait de plus en plus rapide à mesure que Richard prend le pouvoir. Le plateau est ordonné par des changements à vue, mais comme sortis du néant. L'intrigue semble échapper à tous, personnages et spectateurs, pantins de la mégalomanie de Richard.

RICHARD, CE LION SANS CŒUR

En véritable chef d'orchestre, le duc de Gloucester nous précise, avec un micro, ses intentions entre chaque scène. Par une modification de la voix, le narrateur immoral apparaît comme une incarnation d'outre-tombe. Les enfers ont trouvé leur porte-parole. Jérémie Le Louët a essentiellement travaillé sur cette dynamique du verbe : corruption du langage, séduction, manipulation ; la rhétorique est pervertie. Laissant de côté toute la partie historique et retraduisant lui-même l'œuvre, Jérémie Le Louët renouvelle l'imprécation du langage. Metteur en scène créatif, mais aussi comédien talentueux, c'est Jérémie Le Louët lui-même qui incarne Richard de Gloucester. Malgré, il faut le reconnaître, une certaine appréhension – un despotisme zélé était à craindre –, le rôle de Richard lui sied à merveille. Teint blafard, coupe au bol, yeux cernés, démarche boiteuse : un Richard III plus vrai que nature qui cloue le spectateur à son siège. Ni bosse ni artifice, et pourtant un charisme qui envahit la scène. Les mots de Jérémie Le Louët mordent, ourlés d'une ironie incisive. Le spectateur rit des plus grands malheurs de l'homme : là est la force de ce spectacle.

PAROXYSMES DE LA VIOLENCE : ENTRE JOUISSANCE ET HAINE

Les autres comédiens ne sont pas en reste dans cette adaptation. Le jeu admet ici la stabilité des corps, bien ancrés sur le proscenium, laissant ainsi place aux voix qui emplissent toute la vacuité de l'espace. La violence du phrasé n'est pas l'apanage du personnage éponyme, les personnages féminins, en particulier Marguerite, l'exhibent eux aussi. L'interprétation de celle-ci par un homme (Stéphane Mercoyrol) fait certes écho à la tradition élisabéthaine, mais virilise surtout la violence des propos. La barbarie humaine est d'autant plus perceptible qu'elle est jouée par un mâle.

De même, le fait que les deux frères assassinés soient interprétés par le même acteur (Julien Buchy) renforce l'image d'une fatalité morbide. Enfin, les deux seules actrices (Noémie Guedj et Dominique Massat) de cette pièce ne méritent pas, interprétant avec brio les personnages de Lady Anne et d'Élisabeth. À cet égard, on distingue dans le travail de l'acteur deux directions selon les sexes des personnages : une violence qui apporte la jouissance pour Richard, en particulier la scène du meurtre de son cousin Buckingham, et une violence gorgée de haine pour les quatre femmes accablées par la fureur du tyran (Lady Anne, Élisabeth, Marguerite et la Duchesse, mère de Richard). En tout cas, un *Richard III* qui scrute avec acuité les abîmes de l'homme. ¶

LA REVUE DU SPECTACLE

LE LOUËT OU L'APOLOGIE D'UNE MISE EN SCÈNE « MONSTRE »

JÉRÉMIE LE LOUËT REVIENT CETTE SAISON AVEC UN *RICHARD III* DE SHAKESPEARE DONT IL SE RISQUE À REPRENDRE ENTIÈREMENT LA TRADUCTION ET À EFFECTUER LES COUPES HISTORIQUES. OSÉ, CERTES, MAIS... RÉUSSI ! AUJOURD'HUI À CHÂTILLON ; HIER AU THÉÂTRE 13 ; DEMAIN EN TOURNÉE.

Pourquoi aller applaudir ce *Richard III* ? Déjà, parce qu'avoir retrouvé récemment son cadavre sous un parking en fait un sujet d'actualité (cela ne pouvait pas mieux tomber !). Ensuite, parce que la version qu'en donne Jérémie Le Louët est peut-être la plus proche de cette pièce historique de Shakespeare. Totalement amoral, Richard est prêt à tout pour arriver au trône. Il nous dresse le portrait d'un tyran sanguinaire, en ce sens plus proche d'un Heiner Müller dans son absence de dichotomie entre bien et mal. La force de son personnage est donc là. Tant dans la façon dont Le Louët interprète le rôle-titre que dans ses partis pris de mise en scène.

Il met en avant les failles psychiques de son personnage plutôt que ses difformités. Ainsi, de façon subtile, la claudication apparente de Richard se déplace. Elle devient mentale. Cela déroute. Y compris sa diction. C'est ce qui fait d'ailleurs la particularité de Le Louët, une bonne décennie de travail et de recherche pour un phrasé qui tord le cou et dépoussière le rythme parfois redondant et ronflant du débit classique.

Des mots soufflés, des mots expirés, parfois chuchotés ou susurrés. Pour des mots noirs et sanguinaires. Incarnation du mal absolu, au suprême degré, mais des mots incandescents, inconsistants aussi, dans la bouche d'un roi dont la « conscience a mille langues ». Ils se répandent donc, ces mots, sur une fumée rouge, verte ou noire. Aussi évanescents que sa conscience. Voici « un homme qui a employé tous les moyens pour arriver au trône et qui a massacré tous ces moyens ».

La mise en lumière de Thomas Chrétien est à l'image de ce « monstre ». L'éclairage unique (comme dans *Le Horla* ou les « petites formes » du metteur en scène, il se sert d'une lampe portative pour mettre en avant la folie du personnage) et le choix limité de couleurs (le rouge et le noir, ne sont pas sans rappeler *Salomé*), n'ont rien de très surprenant qui connaît les mises en scène de Le Louët. En revanche, la nouveauté est dans la manière dont on a saturé ici les contrastes. La scène est plongée dans la pénombre ou éclaboussée d'une vive lumière, dont les spectateurs font les frais. Ce jeu détonne et permet d'épaissir un peu plus la noirceur et la monstruosité du personnage.

Il en est de même pour la scénographie de Blandine Vieillot, simple (en apparence), mais efficace. Deux hautes structures métalliques, amovibles et détachables dominent la scène. Elles rehaussent le personnage et sa folie du pouvoir. Et ses lignes géométriques ne font que surligner un peu plus le mal dans lequel est plongé le roi Richard.

Quant aux autres comédiens, loin d'être dans l'ombre d'un Le Louët, ils ont tous leurs moments d'éclat, bien qu'ils se débattent comme des pantins dans les griffes du protagoniste. Avec son micro, des comédiens en permanence sur scène, cette pièce est aussi jouée comme une comédie de pouvoir (« une simulation magistrale »), dont le jeu est souvent dévoyé. N'est-ce pas le roi qui demande à Lady Anne (superbement jouée par Noémie Guedj) : « Pourquoi cette scène d'exaltation ? Pour faire un acte de tragédie, répond-elle ». Réplique qui donne donc la mesure de cette mise en abyme permanente.

Voici encore une belle leçon de théâtre offerte par ce brillant metteur en scène et sa troupe. Nous avons déjà hâte de les retrouver la saison prochaine avec leur nouvelle création au Théâtre de Châtillon, *Affreux, bêtes et pédants*, née d'un projet d'écriture collective.

FRANCE CATHOLIQUE

FORCE DU TEXTE !

VOIR UNE PIÈCE DE SHAKESPEARE EST TOUJOURS UNE EXPÉRIENCE. ICI, LE GRAND WILL EST PARTICULIÈREMENT BIEN SERVI, EN PARTICULIER GRÂCE À UNE MISE EN VALEUR EXCEPTIONNELLE DE LA PSYCHOLOGIE QUI IMPRÈGNE TOUTE SON ŒUVRE.

Jérémy Le Louët, adaptateur et metteur en scène, a réduit son plateau à une boîte noire quasiment nue. Le décor est essentiellement constitué de trois — grands, mais on ne s'en aperçoit que peu à peu — éléments sur roulettes qui se combinent différemment selon les scènes. Les costumes sont d'une sobriété solennelle : chemises blanches et costumes noirs pour les hommes, robes noires pour les femmes (ou ceux qui les jouent, comme à l'époque de Shakespeare). Les déplacements sont mesurés. L'éclairage est cru, souvent inquiétant.

Que reste-t-il ? Un texte, valorisé à un point rare, mis en scène plus que les personnages (qui ne sont que l'illustration de personnalités aussi complexes que courantes), et qui parle aux consciences. Un suspense qui amène le public à s'interroger sans cesse sur les rebondissements à venir; un jeu d'empathie et d'antipathies vis-à-vis de tel ou tel rôle. Une pièce surprenante enfin, par le nombre de ses références à la religion.

À travers cette mise en valeur exceptionnelle du texte, c'est toute la richesse psychologique caractérisant l'œuvre du maître de Stratford-sur-Avon qui éclate.

Car là est le fil conducteur de la pièce : la folie d'un roi (et on repense à Macbeth), qui va le conduire à la mort. Si le trait est posé avec fermeté au début, c'est pour mieux laisser le spectateur en apprécier les variantes — y compris les plus ténues — par la suite. Maître d'un ballet de mort, le roi laisse chacun des autres personnages se révéler, évoluer et aller au terme de son destin. Parfois inattendu, car les êtres les plus calculateurs commettent aussi des erreurs !

On a peur trois minutes quand, en début de spectacle, on voit Richard III s'emparer d'un micro à l'avant-scène pour soliloquer. Mais à tort : le comédien maîtrise si bien ce mode de proclamation que le message en sort renforcé, porté par toutes les nuances de la mégalomanie, du désespoir au cynisme en passant par l'humour. En fait, ce sont tous les rôles qui sont très crédibles, sauf un : la mère du roi, qui surjoue, mais comme elle intervient peu... et on garde par contre en mémoire les scènes de l'accession au trône ou du cauchemar final tant elles sont justes.

Par bonheur, cette pièce bénéficie d'une tournée de plusieurs mois, de sorte que nombreux seront ceux qui pourront en goûter les qualités.

PIERRE FRANÇOIS - FRANCE CATHOLIQUE - JANVIER 2013

REVUE ÉTUDES



NOÉMIE GUEDJ, ANTHONY COURRET, JÉRÉMIE LE LOUËT, JONATHAN FRAJENBERG, STÉPHANE MERCOYROL © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Jérémie Le Louët et ses comédiens nous livrent, avec cette adaptation alerte de *Richard III*, un beau couple d'heures de théâtre incandescent où le relatif dénuement de l'espace scénique, métallique mais simplement cloisonné, laisse essentiellement place aux effets de lumière ambivalents et aux atmosphères sonores irrégulières qui sculptent un écran paranoïaque à ce nain boiteux comme pour mieux y faire résonner sa parole solitaire. Au-delà de la présence évidente du matériau sonore, il y a quelque chose d'opératique dans cette adaptation scénique qui nous renvoie par exemple à la conception de Michel Deutsch et à son inoubliable *Imprécation 36*, issue du même substrat shakespearien : le partage des voix et la distribution de l'espace semblent ménager un temps et une place aux pires cauchemars d'une parole qui déraisonne et vit le songe de son pouvoir avec une conviction qui se partage, malgré tout. C'est bien le paradoxe de cette pièce détestable et puissante, monstrueuse et fascinante que porte avec une grande force de concentration cette représentation fermement unie autour de jeunes comédiens aux grandes capacités d'incarnation lyrique, aux voix et aux corps plastiques qui laissent entrevoir le sillage heureux d'une belle filiation avec l'esprit et la philosophie scéniques des Michel Fau, Stéphane Auvray-Noroy ou encore Jean-Michel Rabeux. Ce qui est remarquable dans cette dramaturgie qui n'en fait pas trop tant le texte lui-même déborde déjà excessivement, c'est cette impression lancinante de voir un héros prodigué, se donnant sans cesse en représentation dans le théâtre intime d'une démente très raisonnée. Car Richard (Jérémie Le Louët) c'est le verbe incarné, celui qui prédit, maudit, commente, jure, rêve, argumente, séduit et se lamente tour à tour, c'est le démiurge de son propre destin qu'il façonne à force de fascination et de subjugation – metteur en scène magistral de son songe sanglant. La représentation donne à voir ces différents moments d'une personnalité qui a fait de la clandestinité le lit de son rêve de gloire : isolé par une douche de lumière zénithale, l'éternel revanchard nous livre son ressentiment universel avec une puissance d'évocation qui vibre dans l'air tel un frisson magnétique, subjuguant ses comparses et complices, qui, à la façon de somnambules éperdus, accomplissent, pour leur malheur, le rêve insensé d'un verbe qui fait le vide.

LA DÉPÊCHE

Une performance. C'est le moins que l'on puisse dire ce *Richard III* interprété par Les Dramaticules. Et c'est une seconde et dernière fois, ce soir à 21h45 au Théâtre démontable, que cette intense et captivante pièce sera jouée. À ne manquer sous aucun prétexte.

Jérémie Le Louët nous avait prévenus, l'accent a été mis sur les mots, rendant encore plus belle et cruelle cette œuvre de Shakespeare. Une scène nue, dépouillée accueille les spectateurs qui ne s'attendent nullement à ce qu'ils vont vivre, voir et entendre. Ils n'ont d'autre choix que de se laisser happer, porter et convaincre par Richard III. Par son verbe, son cynisme mais également par le magistral jeu de Jérémie Le Louët, interprète de Richard et audacieux metteur en scène. Ce sont 8 comédiens qui se répartissent 13 rôles avec puissance et conviction. Leur jeu d'acteur, homogène dans leur force, achèvera de plonger les spectateurs dans la tragédie. Une performance complète. Noir et blanc dominant les costumes. Mais nul doute que le rouge viendra entacher l'ascension et la chute du tyran. Un drame se prépare, du sang sera encore versé. La mise en scène, juste et ingénieuse, offre toutes les conditions pour que le spectateur prenne part aux massacres, querelles et supplications des personnages, jusqu'à être pris à témoin grâce à d'astucieux jeux de lumière. Véritable performance visuelle, *Richard III*, se joue de tous nos sens. La lumière y est crue, tranchante, directe, nous rendant encore plus proche et complice des crimes perpétrés et à venir. Le spectateur devient le confident, le témoin des paroles de Richard qui en prend un malin plaisir. Des murs de néons, feront office de décors. Leurs changements de place, non cachés bien au contraire, feront également écho au texte. Brillants, saccadés, dérangeants ou à la limite de l'hypnose, ils nous montrent qu'absolument rien n'aura été fait par hasard. La musique n'échappe pas à la règle. Par petites touches ou au contraire avec puissance, elle y sera toujours juste, plongeant d'avantage encore le spectateur dans les complots, trahisons et morts.

LA DÉPÊCHE - JUILLET 2013

LE BIEN PUBLIC

SOMBRES TÉNÉBRES

Sur le plateau quasiment nu du Théâtre des Feuillants, des comédiens prennent place, à l'avant-scène un micro et une voix celle de Richard III, alias Jérémie Le Louët. Une voix pleine de souffles, d'échos et de haine, qui donne d'emblée la monstruosité du personnage. Pièce de jeunesse de William Shakespeare, *Richard III* trace l'ascension et la chute d'un tyran sanguinaire, prêt à tout pour le pouvoir. Son arme suprême est la parole : Jérémie Le Louët et ses comédiens la triturent, et la font jaillir pour accentuer plus encore la force poétique du texte.

Tout au long du spectacle, les voix sont mises en avant, parfois amplifiées, elles habitent l'espace plus encore que les silhouettes des acteurs que l'on devine dans les lumières rasantes et esthétisantes de Thomas Chrétien. La lumière est une partie intégrante d'une scénographie très actuelle. Deux grandes grilles habillées de néons donnent parfois au spectacle une ambiance de concert post-rock sombre et intense. Metteur en scène, interprète, Jérémie Le Louët devient alors le grand manipulateur du spectacle omniprésent puisqu'il a resserré une intrigue de 4 heures et 50 personnages à un condensé de terreur de 2h30 et 8 comédiens. Une fin apocalyptique, sur les champs de bataille fumant des cadavres, offre une touche finale un peu trop cinématographique, pour un spectacle qui sublime le tragique au théâtre.

LYDIE CHAMPRENAULT - LE BIEN PUBLIC - JANVIER 2013

SNES

Lorsque William Shakespeare écrit *Richard III*, il a vingt-huit ans et n'a encore à son actif aucune des pièces qui feront sa gloire : *Roméo et Juliette*, *Othello*, *Hamlet* ou *Le Roi Lear*. Influencé par ses maîtres, Marlowe et Sénèque, il fait le portrait de Richard, Duc de Gloucester, personnage moralement et physiquement difforme, qui va ravir le pouvoir à ses frères et à leur descendance en les amenant à la mort. Empêché de séduire par son apparence, il va s'imposer aux autres et les détruire, par l'éloquence et l'intensité de son verbe.

Avec les mots, il use de tous les artifices du théâtre : séduction, manipulation, composition, impré- cation et fait de son accès au pouvoir la démonstration implacable et sarcastique de la monstruosité d'un monde corrompu. La force de Richard III est dans la ruse verbale. Sa langue est une langue de combat à la fois excessive, violente, injurieuse mais avec des ruptures sidérantes qui en font, comme par magie, disparaître la barbarie.

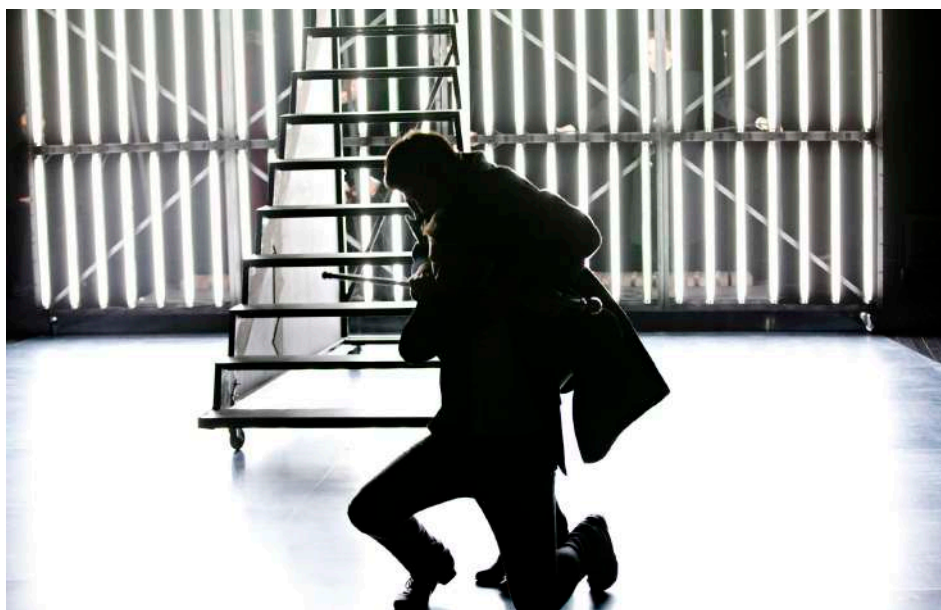
En se débarrassant des motifs historiques qui nécessitent de la part du spectateur une parfaite connaissance de l'Histoire de l'Angleterre, Jérémie Le Louët offre une lecture particulièrement limpide de la pièce. Son travail de mise en scène a donc porté sur les fulgurances, des variations d'intensité et de rythme, mais très peu sur l'époque. L'ascension et la chute de Richard, les figures qui l'environnent, la concentration de l'action donnent désormais à la pièce une dimension intemporelle. Le Richard de Jérémie Le Louët, qu'il interprète lui-même, est avant d'être une figure historique, un homme avide de pouvoir, celui qui annonce d'entrée, l'étendue de sa cruauté et ses projets machiavéliques. S'il le fait au micro, face aux spectateurs, dans une tonalité presque confidentielle, c'est sans doute comme s'il s'agissait d'un artiste sur scène qui agit dans le but de charmer et de convaincre son auditoire. Il se produit, avec ce premier choix de mise en scène, l'aveu fait au micro, un phénomène troublant quand l'astuce du jeu de l'acteur rejoint la malignité, la rouerie du personnage. Jérémie Le Louët joue la proximité et après la longue tirade qu'il lui a fallu étirer, nourrir d'émotion pour convaincre sa victime de la qualité de ses arguments, il peut, sans que ce soit déplacé, ni apparaître comme une facilité, pousser un long soupir de soulagement en direction du public. S'il est un monstre avide de pouvoir, Richard fait passer l'accès à la cruauté par des manières de sale gosse, de potache farceur comme si l'accession à la puissance, la plus suprême soit-elle, tenait de la jouissance du jeu.

Un décor simple mais d'une grande efficacité, un jeu de lumières qui va de la seule servante à une profusion de néons en passant par le rouge éclatant contribuent à faire de *Richard III* un spectacle singulier sans extravagances (ni vidéos !) parfaitement abouti. Il faudrait citer les comédiens, tous parfaits, et la cohérence des partitions, fruit d'un travail de troupe rodée à la technique d'un travail collectif.

Un autre spectacle réussi à mettre à l'actif du Théâtre 13.

FRANCIS DUBOIS - SNES - NOVEMBRE 2012

LA MONTAGNE



JÉRÉMIE LE LOUËT ET JONATHAN FRAJENBERG © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

RICHARD III, L'OPÉRA-ROCK PLEIN DE FUREUR ET DE FOLIE

DANS LA GALERIE DES GRANDS MÉCHANTS DEVANT L'ÉTERNEL, CES DICTATEURS SANGUINAIRES ET AUTRES FOUS À LIER QUI ONT MARQUÉ L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ, RICHARD III, « LE CRAPAUD DU DIABLE » OCCUPE UNE PLACE À PART, GRÂCE À LA PIÈCE DU MÊME NOM DE W. SHAKESPEARE.

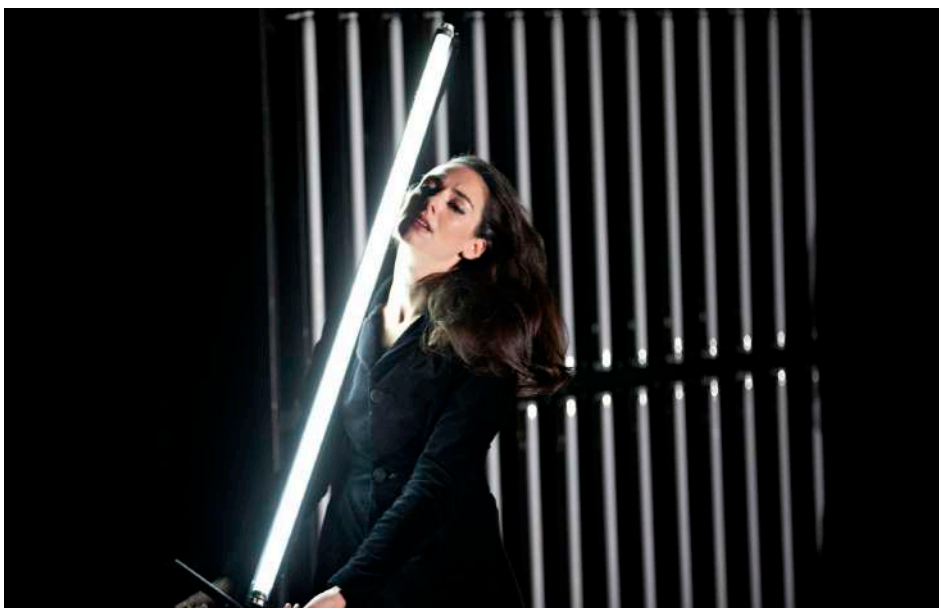
La Compagnie des Dramaticules a présenté sa vision de ce grand classique, mardi et mercredi soir aux Sept collines. L'adaptation et la mise en scène sont signées par Jérémie Le Louët qui interprète également le rôle-titre. C'est un spectacle qui prend des formes d'une tragédie antique et d'un opéra-rock, avec une kyrielle de présences dramatiques fortes et une très belle esthétique en noir et blanc, soulignée par l'usage des néons.

Deux comédiens hommes jouent les rôles féminins, Stéphane Mercoyrol est Marguerite, Julien Buchy est la Duchesse. Un parti pris surprenant au premier abord, mais, qui fonctionne parfaitement.

Jérémie Le Louët incarne un Richard III, cruel et cynique, drôle et effrayant, froid et hystérique. Il séduit et manipule pour mieux détruire tout ce qui est autour de lui. Mais, ce tyran impitoyable est aussi enfant de son époque, corrompue et monstrueuse, un ange noir qui perd son âme pour gagner la couronne !

LA MONTAGNE - MARS 2014

LES CHRONIQUES DE JEAN DESSORTY



DOMINIQUE MASSAT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

LES LIENS DU SANG

UN ESPACE TRÈS DÉPOUILLÉ POUR DÉCOR, DES PERSONNAGES EN COSTUMES MODERNES, REDINGOTES, ROBES LONGUES OU COSTUMES CRAVATES, VOILÀ LA VERSION QUE PROPOSAIT HIER SOIR À LA BALEINE LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES, UNE ADAPTATION DE *RICHARD III* DE SHAKESPEARE.

Un texte brillant, échevelé, vertigineux pour mettre en abîme l'ambition des uns, la veulerie des autres, la concupiscence de tous. C'est dire si dans cette cour d'Angleterre, à la fin du 15^{ème} siècle, tout n'est que complot ou conspirations, fourberies et jeux de dupes, un terrain idéal pour disséquer aussi lentement que méthodiquement les noirceurs de l'âme humaine. De trahisures en calomnies, de forfaitures en vengeances, de manipulations hypocrites en promesses vite oubliées, c'est une galerie peu ragoutante de personnages veules et félons qui défilent devant nos yeux, toujours à susurrer, qui son fiel avec gourmandise, qui sa haine recuite, qui sa mégalomanie insatiable, qui sa névrose compulsive. Dans le rôle-titre, le metteur en scène lui-même, Jérémie Le Louët, paria inquiétant, tantôt a déclamer telle une rock star narcissique, tantôt halluciné comme un serial killer en goguette, tantôt patelin fantomatique, l'archétype du psychopathe dévoré de folie lequel installe d'emblée une ambiance funeste jusque dans la salle. Sa démarche hésitante, ses obsessions insidieuses, sa diction toujours inquiétante, tout chez lui n'inspire que sourdes menaces et malaise latent, une atmosphère crépusculaire et décadente que souligne encore davantage la musique angoissante récurrente ou les murs de néons qui enferment les protagonistes dans une fascination monstrueuse et tragique. C'est dire si la scénographie beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît met l'accent sur ces personnages tous plus délétères les uns que les autres, qui tous gravitent autour de ce roi plus vampire satanique que monarque lugubre dont chaque parole, chaque geste approfondit toujours plus jusqu'au paroxysme une intrigue mortifère. Cadavres qui s'accumulent, amours incestueuses, rédemptions avortées, voilà résumé ce drame gangrené d'ignominie, d'opprobre, de luxure et de tyrannie dont on sort groggy... Loin, bien loin de la devise consensuelle de la couronne régnante britannique : « Dieu et mon droit ».

FROGGY DELIGHT



DAVID MAISON, DOMINIQUE MASSAT, ANTHONY COURRET ET JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Richard III est un monstre, physiquement et moralement. Il est disgracieux, boiteux, cynique, ambitieux et ne renonce à priori devant aucune bassesse pour arriver à ses fins : accéder au trône d'Angleterre et ceindre la précieuse couronne.

Oui mais voilà, Richard III est un merveilleux orateur, subtil manipulateur, capable de se faire épouser par la veuve éplorée dont il a tué père et mari, capable de se gagner des alliés parmi les princes mais également parmi les plus humbles puis de les assassiner une fois son dessein servi, sans regarder s'il s'agit de sa propre famille qui se dresse entre lui et son but.

Dernière pièce d'une tétralogie historique librement inspirée de la fameuse guerre des deux roses qui opposa la maison royale de Lancastre à celle d'York, *Richard III*, de William Shakespeare, relate l'ascension puis la chute brutale d'un tyran, mais expose surtout avec brio les subtils mécanismes d'un pouvoir politique corrompu ainsi que la force de manipulation obtenue par la maîtrise de la langue.

Jérémy Le Louët, metteur en scène et interprète du personnage de Richard III, a beaucoup travaillé sur le verbe et le rythme pour nous livrer une adaptation à la fois violente et lyrique de cette pièce passionnée. Il s'est inspiré de plusieurs traductions (dont celle de François-Victor Hugo) pour trouver le ton, le tempo et l'emphase qu'il jugeait en adéquation avec la langue baroque et parfois barbare du poète anglais, vouée à galvaniser les foules et à clouer les spectateurs sur leur siège par sa puissance.

Loin des adaptations françaises traditionnelles qui mettent en avant l'aspect psychologique et la subtilité de l'intrigue, Jérémy Le Louët a fui ce qu'il considère comme du bavardage et a mis en avant ce qui semble pour lui un formidable terrain de jeu pour ses expérimentations langagières et son goût pour le séquençage (déjà perceptible dans sa reprise du *Horla* au Théâtre Mouffetard à Paris).

En prenant le parti de mettre de côté les arguments historiques de la pièce, il recentre ainsi l'intrigue autour du protagoniste, objet de détestation mais également de fascination, sentiments déjà étudiés lors de sa dernière création.

Monstre. Plus qu'un simple personnage théâtral, Richard III est l'essence du théâtre même. Il en utilise tous les artifices pour parvenir à ses fins, de la séduction à l'imprécation, tout en étant lui-même l'instigateur de l'implacable machinerie qui finira par le broyer, faisant ainsi de son parcours un merveilleux divertissement dont le spectateur ne peut détourner son attention.

Pour illustrer sa vision, Blandine Vieillot imagine une scénographie épurée et abrupte : un plateau nu structuré par la seule lumière (dont on souligne la qualité, avec à la mise en œuvre Thomas Chrétien), des changements à vue, des jeux de néons, froids et graphiques, une alternance de scènes jouées et de monologues assénés au micro, qui séquentent habilement le spectacle et imposent un rythme saccadé, violent mais également une atmosphère funèbre et crue jusqu'à l'apothéose finale, sanglante.

Très exigeante en ce qui concerne l'engagement physique des comédiens, cette adaptation de *Richard III* ne tolère ni tiédeur dans les intentions, ni hésitation dans les phrasés, ou, comme le dit si bien Jérémie Le Louët, dans « le graphique respiratoire des sentiments », qui doit être tout sauf académique (pour ne pas dire scolaire).

Chaque respiration, chaque intonation, semble être savamment dosée afin d'obtenir le rendu millimétrique imaginé par le metteur en scène. A ce difficile exercice, il faut bien avouer que c'est surtout lui qui excelle, en nous livrant une interprétation de *Richard III* plus que magistrale, même si Dominique Massat dans le rôle d'Élisabeth et Stéphane Mercoryol dans le rôle de Marguerite et de Richmond se détachent également.

Voici donc un spectacle fort, qui va au bout de son parti pris et ne manquera pas d'ébranler le spectateur.

CÉCILE B.B. - FROGGYDELIGHT.COM - NOVEMBRE 2012

SPECTACLES SÉLECTION

Noir. Noir et rouge. Rouge comme le sang, comme la fureur, la passion, l'assassinat déployé. Noir comme le dessein innommable, celui de leur faire payer à tous la stigmatisation dès l'enfance, parce qu'on est le benjamin mal aimé, le bancal, le si disgracieux. Alors ce Méphisto difforme et boiteux arrivera au sommet du pouvoir, quoi qu'il en coûte aux faiseurs de simagrées, aux enfants bâtards ou clamés tels, à ces pimbêches méprisables qui se prennent pour des reines quand elles n'ont pas encore sombré dans la démence. Pour enfin se draper du rouge de la haine assouvie, dégouttant du sang égorgé, avant de s'abîmer dans les ténèbres définitives du trépas ignominieux. Richard est Le Monstre absolu, aussi cynique que séducteur, qui viole avec des mots d'amour celle qu'il vient de rendre veuve, qui détrône le roi dont il usurpera le titre, qui témoigne de son amour en égorgeant les frères de la convoitée. Il va même jusqu'à écraser l'ami fidèle, le loyal servent de sa tyrannie. Et nul cheval ne viendra le sauver de sa déroute.

Richard III est l'un des plus admirables complots que Shakespeare ait concoctés pour fasciner le spectateur, qui assiste, témoin lucide et impuissant, à sa propre captation. Plein de dégoût pour une telle abomination et tout à la fois aimanté par la splendeur de cette parole barbare. Nul plus que le diabolique fomenteur ne sait manier, manipuler, apprivoiser la langue de l'horreur, toute traversée de fulgurances et de miel empoisonné.

Jérémie Le Louët l'a bien compris, tant dans la densité qu'il confère au personnage éponyme, que dans sa mise en scène à la fois dépouillée et baroque, qui ne joue d'artifices que par le jeu des grilles qui se font prison, murailles, trône en ascension. Les ténèbres omniprésentes de cet espace quasi vide sont trouées des halos intimes de la vérité susurrée ou zébrées d'éclairs de violence à l'aune des éclats de cacophonie. Comme par antiphrase, les in petto de Richard ou les délires prophétiques des avatars de reines sont amplifiés par le micro, la voix est veloutée et sardonique dans le même instant, et les femmes conquises, avec un regard extatique, exhalent leur dégoût morbide dans la plainte tragique.

Maître d'un monde de furie déclinée jusqu'à l'orgasme, Richard puise-t-il dans cet absurde massacre la satiété de sa jouissance ? Rien n'est moins sûr. Et son anéantissement solitaire n'est que l'écho d'un vide insondable.

Rouge comme le velours des suaires et des manteaux de roi. Noir comme les yeux brûlants et les cheveux en casque de Jérémie Le Louët/Richard. Noir comme l'enfer intime où s'abîmera le pouvoir dans la force de ses incendies. Le mot ultime restera au silence assourdissant de la terreur. Vaincue ? Voire...

Une inexorable leçon de corruption et d'inhumanité.

ANNICK DROUGOU - SPECTACLES SÉLECTION - DÉCEMBRE 2012

UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE

LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES CRÉÉE EN 2002 NOUS PROPOSE UNE RÉFLEXION SUR LE POUVOIR À TRAVERS LE DUC DE GLOUCESTER, QUI VA, POUR ARRIVER AU TRÔNE, CONDUIRE TOUT SON ENTOURAGE À LA MORT.

LA RAISON DU PLUS FORT

Dès le début du spectacle, l'ambiance despotique est en germe. La scène est plongée dans le noir, dans le fond des hommes assis, attendent. A l'avant scène, un homme au micro susurre sa rancœur et son ambition dévorante. Dès les premiers mots, l'homme angoisse. Son souffle triture le verbe, relie la poésie à des déclarations puantes et son phrasé mielleux ressemble à sa façon de marcher. Oblique. Derrière lui, un homme gisant sous une couverture rouge a déjà fait les frais, de ses penchants macabres. L'homme qui parle, dit n'avoir « ni pitié, ni amour, ni crainte », et s'il va droit au but, il avance en crabe et montre avec délectation ses deux visages. L'un est de chercher la sympathie publique, l'autre est d'armer le bras de ceux qui l'écoutent. Sa capacité de nuire est sans limite et il va s'employer à faire le mal pour le mal tout en conservant une distance glacée, restant ainsi habilement drapé dans une cynique joute oratoire. Son jeu fourbe de caméléon va réussir à pousser d'une main de maître, tous ceux qui se laissent abuser, six pieds sous terre. Car le tyran est porté par une singulière absence de résistance, et c'est grâce à une résignation collective que sa monstruosité sans borne pourra s'épanouir. Car le mal s'appuie sur ce qui, autour de lui, est corruptible.

Tout est susceptible d'être corrompu quand la terreur et l'indécision travaillent à démissionner plutôt qu'à gouverner. Plutôt que de dénoncer les traîtrises et les crimes à mi-voix, plutôt que de se contenter de larmoyer, ceux qui se cantonnent au mépris ou aux larmes seront méprisés, persécutés, exécutés. Le simulateur, assoiffé de vengeance, qui ne rencontrera que cris et visages tordus par les lamentations, profitera de cet enlèvement du courage pour étancher sa soif sanguinaire.

La monarchie qu'il veut décimer s'appuie sur la loi divine mais devant un homme sans foi ni loi, la raison du plus fort, laisse le royaume des hommes, sans droit, sans vie.

L'IRRÉSISTIBLE ASCENSION DES MÉDIOCRES

Une couronne, des poignards, des costumes intemporels. Les noms des rois se confondent, le chemin est jonché de cadavres, le crime entraîne le crime. Comme pour rappeler ce qui ne cesse de revenir. Un micro, des bancs, des néons. Comme pour l'inscrire dans la modernité. Tout est noir et blanc avec des touches de rouges violents. Tout le dispositif se transforme à vue. Tout est vice fièvre et haine. Tout est magnifiquement structuré par le seul travail des lumières de Thomas Chrétien. Tout est donné par l'engagement des acteurs, qui est parfois inégal, saluons le charisme de Dominique Massat, splendide Élisabeth. Regrettons la présence d'homme pour incarner une figure féminine qui déséquilibre par sa voix de fausset, la mécanique épurée mise à l'œuvre. L'archétype du salaud empoigné par Jérémie Le Louët est très réussi et le parti pris esthétique laisse entrevoir l'idée d'un dédoublement de la personnalité, lequel est également suggéré dans la dramaturgie de la prison, par les bourreaux jumeaux. Il nous manque cependant quelques événements historiques pour faire comprendre les prises de décisions qui ont amené notre héros démoniaque sur le champ de bataille.

Voilà l'immoral, la méchanceté, la déraison qui accède au pouvoir. Voilà « le mal façonné, déformé inachevé » heureux d'imposer sa loi. Les Machiavel de notre histoire du monde surgissent et font entendre ceux qui sont morts d'avoir « perdu l'avantage sur leurs adversaires ».

Il est toujours utile, en ces temps fragiles, de se répéter que la force sans justice est tyrannie, qu'une force mal conduite, mal instruite fait l'homme inhumain.

Le plaisir du roi félon à utiliser la ruse, à mentir, calomnier, son ironie face aux victimes, sa façon d'énoncer ses calculs monstrueux, emporte l'adhésion de notre œil scrutateur.

Richard III est un théâtre de marionnettes où le manipulateur orchestre sa propre destruction et se retrouve broyé par ses seules intentions. Pour Shakespeare la valeur d'une histoire « est d'imposer à l'homme la conscience de sa dégradation ». Pour nous aujourd'hui, c'est d'admettre comme Jan Kott que ses personnages nous parlent toujours, « Leur violence est la nôtre, celle de notre temps ».

ANNA GRAHM - UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE - NOVEMBRE 2012

BSC NEWS



JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

RICHARD III AU MICRO ET MEURTRES À GOGO

Richard III est loin d'être la pièce la plus digeste de Shakespeare. Il faut donc déjà saluer la Compagnie des Dramaticules de s'être affronté à ce monstre dramatique. Jérémie Le Louët y signe l'adaptation, la mise en scène et le rôle-titre. L'esthétique en noir et blanc et le choix d'éclairages au néon restituent bien toute la noirceur de cette tragédie sanglante. Les jeux sont fluides et le choix de donner à Stéphane Mercoyrol le rôle de Marguerite est pertinent. Richard, Duc de Gloucester, incarné brillamment par Jérémie Le Louët, donne froid dans le dos par son détachement et son cynisme imperturbable et l'on frémit à chaque nouvelle tête sacrifiée. Cependant l'âpreté de la pièce et le lyrisme omniprésent dans les interprétations des personnages rendent la représentation un tantinet longue. Si d'audacieuses trouvailles scéniques, une direction d'acteurs juste et un rôle-titre aussi inquiétant que séduisant sont de remarquables qualités que l'on ne pourra ôter à cette mise en scène, l'épouvantable atmosphère qui surplombe les terres anglaises et pèse comme un couvercle sur cette élite condamnée aux trahisons et aux meurtres sordides imprègne aussi le public qui, après 2h15, avouons-le, est bien heureux de pouvoir s'en extraire enfin...

JULIE CADILHAC - BSC NEWS - MARS 2013

THEATRES.COM

LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES NOUS PROPOSE UNE NOUVELLE CRÉATION ET NON DES MOINDRES PUISQU'IL S'AGIT DE *RICHARD III* MISE EN SCÈNE PAR JÉRÉMIE LE LOUËT. OCCULTANT VOLONTAIREMENT CERTAINS ASPECTS HISTORIQUES DE LA PIÈCE, IL CONCENTRE SON ACTION SUR L'ASCENSION FULGURANTE ET LA CHUTE DE RICHARD DANS UNE ATMOSPHÈRE GLAÇANTE QUI SIED PARTICULIÈREMENT BIEN AUX MAGNIFIQUES VOLUMES DU THÉÂTRE 13 CÔTÉ SEINE.

Richard le Duc de Gloucester est un personnage aigri, moralement et physiquement difforme, il ne pense qu'à étancher sa soif de gloire. Par son seul pouvoir de manipulation et son éloquence, il va ravir le pouvoir à ses frères, assassinant sans remords ceux qui se mettront sur sa route. Véritable mégalomane, il fait preuve de tant de séduction et de maîtrise que son accès au trône relève de la démonstration magistrale de monstruosité. La puissance de cette création réside avant tout dans la scénographie de Blandine Vieillot. Le plateau aux volumes colossaux de la nouvelle salle du Théâtre 13 est assombri, plongé en permanence dans un clair-obscur funèbre. Les lumières toujours dans des tonalités froides ou bleutées permettent de définir l'espace au fil de la pièce. Les éléments de décor sont mobiles et contribuent ainsi à figurer la prison de Clarence ou le palais du roi Edouard. La seule couleur présente est le rouge, à l'image du sang versé sans scrupules par Richard pour arriver à ses fins. Ce rouge ressort d'autant plus qu'il n'est baigné que dans la lumière crue des néons. Félicitons également le très beau travail réalisé sur la bande son du spectacle qui finalise parfaitement cette atmosphère pesante.

Jérémy Le Louët endosse ici beaucoup de responsabilités puisqu'en plus de signer la mise en scène et l'adaptation du texte il campe avec maestria le rôle de Richard III. C'est évidemment autour de lui que tout se construit, c'est le mécanisme même de l'élévation au pouvoir d'un homme différent que Shakespeare décortique dans cette pièce. Au centre de ce mécanisme : la parole, l'intensité du verbe. C'est par le langage que Richard va parvenir à tout corrompre. Tout dans cette adaptation rend hommage à la poésie de Shakespeare, à son sens du texte. Comme pour mieux intensifier les mots, Jérémy Le Louët met en scène un micro dans lequel le personnage de Richard se livre sur ses états-d'âme. Au moyen d'un phrasé détaché il instaure ainsi de véritables suspens dans l'action de la pièce où le spectateur est hypnotisé par la voix de Richard, il a pris le pouvoir.

Si la mise en scène fait preuve de belles trouvailles, on regrette cependant quelques inégalités tant dans le rythme que dans l'interprétation des personnages. Certains seconds rôles semblent presque étouffés par l'aura magnétique de ce Richard. Que dire également de la décision de confier certains rôles féminins à des hommes ? Stéphane Mercoyrol fait pourtant preuve d'une prestation très honorable dans le rôle de Marguerite mais nous avons été moins convaincus par Julien Buchy dans le rôle de la Duchesse. Ainsi au moment où l'émotion devrait être à son comble, le spectateur est maintenu à distance et ne parvient pas à totalement adhérer aux monologues pourtant poignants de ces femmes.

En résumé, le pari est audacieux et plutôt bien réussi mais il reste toutefois quelques réglages pour que cette adaptation soit aussi magistrale que son sujet.

AUDREY JEAN - THEATRES.COM - NOVEMBRE 2012

LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE



DAVID MAISON ET JULIEN BUCHY © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

RICHARD III : QUAND LE VERBE SE FAIT VIOLENCE

A L'INVITATION DES ATP, LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES VIENT JOUER *RICHARD III* DE SHAKESPEARE SUR LA SCÈNE DU TAP. UN RENDEZ-VOUS À NE PAS RATER.

C'est une pièce emblématique de Shakespeare que nous proposent les Amis du théâtre populaire (ATP), ce mois-ci, sur la scène du TAP de Poitiers. Emblématique, mais atypique. Car si *Richard III* fait partie de ces tragédies qui ont fait la renommée du dramaturge anglais, sa démesure la démarque quelque peu du reste du répertoire. La parole y est multiple et délétère, la violence omniprésente.

L'histoire est connue. C'est celle de Richard de Gloucester, frère difforme d'un roi qui a tout pour lui. Pour accéder au trône, le mal-aimé usera de tous les artifices pour se débarrasser de ses deux frères et de leur descendance.

PAROLE DISTORDUE

« Tous mes spectacles témoignent d'une mise en crise de la parole, dans une société où la parole est corrompue, explique le metteur en scène Jérémie Le Louët. De *Macbett* à *Salomé*, en passant par *Hot House* et *Le Horla*, mon héros favori est un chef d'orchestre : chef d'orchestre d'une mécanique implacable qui finit par le broyer. »

Présentée lors du festival d'Avignon, il y a trois ans, la première version de la pièce avait déjà démontré tout l'intérêt d'une mise en scène mêlant classicisme et audaces sonores ou visuelles. A l'image de l'adaptation du *Horla*, de Maupassant, proposée par le même metteur en scène... On retrouve en effet dans ce *Richard III*, le goût de Jérémie Le Louët pour le travail du son. L'apparition anachronique d'un micro sur la scène pourrait choquer... Mais la distorsion de la voix témoigne avec éclat de la perfide éloquence du héros, incarné par Le Louët lui-même. Les éclairages sont tout aussi soignés : le fond de scène tapissé de néons et les mini-spots intégrés aux accessoires sont autant de contre-points à une langue certes classique mais d'une infinie richesse. En dépit de leur nom diminutif, c'est bel et bien du grand spectacle que nous proposent les Dramaticules.

LAURENT FAVREUILLE - LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE - FÉVRIER 2013

L'ÉCHO

RICHARD III, UN MONSTRE AU POUVOIR

MARDI 11 À 20H30 ET MERCREDI 12 MARS À 19 HEURES, LE THÉÂTRE DES SEPT COLLINES À TULLE PROPOSE RICHARD III PAR LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES, D'APRÈS SHAKESPEARE.

Comment dans un monde corrompu où tout va pour le pire, un homme « différent » s'élève-t-il, par l'éloquence et l'intensité de son verbe ? Richard dénonce, maudit, châtie, asservit, assassine ses proches. Il use de tous les artifices du théâtre : séduction, manipulation, composition, imprécation, et fait de son ascension un spectacle très divertissant.

Une démonstration implacable, sarcastique et rageuse, de la monstruosité du monde. Tragédie de la mystification, Jérémie Le Louët, metteur en scène, trouve dans *Richard III* un terrain de jeu exaltant pour ses expérimentations langagières, son goût du séquençage et sa « fascination/exécration » pour les monstres de pouvoir. Il interprète lui-même le rôle titre avec une belle jeunesse cruelle, répugnante à souhait. *Richard III* est la dernière pièce historique d'un ensemble qui forme, avec les trois parties d'*Henry IV*, une tétralogie. Shakespeare y dresse le portrait de Richard, Duc de Gloucester, laid, personnage physiquement et moralement difforme qui va ravir le pouvoir à ses frères et à leur descendance en les conduisant à la mort.

L'ÉCHO - MARS 2014